16e ANNÉE (2e SÉRIE). N° 5. 1er FÉVRIER 1894.

L'AMI DU CLERGÉ

REVUE DE TOUTES LES QUESTIONS ECCLÉSIASTIQUES

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, HISTOIRE SACRÉE. — LÉGISLATION CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE. — PASTORALE, PRÉDICATION, CATÉCHISMES. — BIBLIOGRAPHIE

DIRECTEUR : **A. DENIS,** Chanoine, ancien secrétaire général de l'Evêché de Langres.

RÉDACTEUR EN CHEF : **F. PERRIOT,** Ancien supérieur du Grand-Séminaire de Langres.

Paraît à Langres, tous les jeudis

L'abonnement est de 13 fr. avec le Supplément : L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL, *pour la France, l'Alsace-Lorraine, la Belgique et la Suisse, et de 15 fr. pour les autres pays; — de 8 fr. ou 10 fr. sans le Supplément, selon les pays.*

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le chanoine DENIS, directeur de l'*Ami du Clergé,* Maison Saint-Pierre, rue Sainte-Barbe, à Langres (Haute-Marne).

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

—

Q. — Les journaux ont annoncé un livre de M. Alfred Roussel sur Lamennais, d'après des documents inédits. Y rencontre-t-on des détails sur l'enfance, la jeunesse du grand écrivain qui expliquent sa chute, ou la fassent pressentir ? Quels furent ses premiers travaux, et ses directeurs ? Sa vocation surtout fut-elle sincère ? Il me semble que c'est là un point grave à éclaircir...

R. — Il n'est pas, dans notre siècle, de figure plus attachante, ni plus énigmatique, ni plus attristante que celle de Félicité Robert de Lamennais. L'heure est venue peut-être de la définir, et voici d'ailleurs que des documents, inédits jusqu'ici, sur son enfance, son adolescence volontaire, sa jeunesse mélancolique, surtout sa vocation hasardée, éclairent d'un jour plus vrai cette vie tumultueuse d'entêtement, de désespoir, et peut-être de bonne foi.

I. Ses aïeux, de vaillants marins, « étaient, paraît-il, des caractères entiers, énergiques, une race d'hommes résolus, tenaces, et qu'on a vu quelquefois poussés, par leur nature indomptable, à d'étranges extrémités. » Ainsi s'exprime M. Forgues à qui Lamennais confia la publication de ses œuvres posthumes. Féli, comme on l'appelait dans l'intimité de la famille ou de l'amitié, naquit à Saint-Malo, dans la rue des Juifs, le 19 juin 1782. Son bisaïeul, François Robert, à son nom patronymique avait ajouté celui de Mennais — du celtique *menez*, montagne — d'une métairie qu'il possédait dans la commune de Trigavou. Son père, Pierre-Louis, anobli le 12 mai 1788 par lettres patentes du roi, puissant armateur, fut ruiné par la Révolution, eut six enfants, cinq fils et une fille, Marie-Josèphe, née le 25 février 1784, qui épousa, en 1814, Ange Blaize.

Jean-Marie, né le 8 septembre 1780, était le troisième, et Féli le quatrième des enfants de Pierre-Louis Robert de la Mennais.

Féli, le mieux doué et le fils préféré, peut-être à cause de sa débile constitution — il était né avant terme, à sept mois, avec une infirmité dans l'épigastre, — perdit sa mère en 1789. Il avait à peine sept ans. D'ailleurs capricieux, intraitable, ne voulant subir aucun maître, à dix ans il ne savait pas lire. Il fut élevé à la diable par son oncle, Robert des Saudrais, un fin lettré, mais incapable de suivre une éducation. « Pour dompter ce caractère rétif, dit M. Foisset, M. des Saudrais avait imaginé de l'enfermer dans sa bibliothèque. Fatale prison, qui plut si bien à Féli qu'il s'y fit remettre sans cesse. » L'enfant dévora les ouvrages captieux et malsains des philosophes du XVIIIe siècle qui laissèrent toujours dans son esprit comme un ferment de doctrines frelatées et de rébellion contre l'autorité. En résumé, son cœur fut privé de cet aliment nécessaire et si doux, l'amour d'une mère, son intelligence, au lieu de vérité, se nourrit de doctrines incohérentes, et sa volonté de breton têtu n'acceptait aucune direction. Tout Lamennais est là en germe.

Quelle âme élevée, toutefois ! Un jour, du haut des remparts de Saint-Malo, il s'arrête longtemps à contempler l'Océan dans sa majesté rugissante : « Je crus voir l'infini, dit-il, et sentir Dieu ! » Puis jetant les yeux sur la foule indifférente que ne touchait point ce magnifique spectacle : « Ils regardent ce que je regarde, pensa-t-il, mais ils ne voient pas ce que je vois ! » Quand il racontait cette anecdote il ajoutait : « Une telle pensée d'orgueil dans un enfant de huit ans me fait encore frémir. » La foi de ses ancêtres cependant était ancrée dans son âme, et la Révolution l'y affermit davantage encore par ses persécutions et ses horreurs. Il n'oublia jamais les messes dites dans les granges la nuit, à la dérobée, par des prêtres traqués, devant des fidèles qui exposaient leur vie. Chez lui l'opposition suffisait à créer des convictions tenaces, et peut-être dût-il au souvenir des messes de la terreur de conserver le sens chrétien, en dépit de Rousseau qui avait passionné son enfance.

Il laissa dans la bibliothèque de son oncle le meilleur de son patrimoine de foi et d'innocence.

Aussi plus tard écrira-t-il à son ami, l'abbé Bruté, de Saint-Malo : « Je réfléchis sur ma vie passée, sur cette vie toute de crimes que les austérités les plus rigoureuses, la pénitence la plus sévère et la plus longue ne seraient pas suffisantes pour expier... » (17 fév. 1809). Il est sûr qu'il ne fit sa première communion qu'en 1804, à 22 ans. Quand le prêtre essaya de l'instruire comme les autres enfants, à dix ou douze ans, il se heurta à une incrédulité qui l'effraya. Toute la bibliothèque impie de Robert des Saudrais revenait dans les raisonnements du terrible petit docteur brandissant avec un air de défi quelque volume menteur de Rousseau.

En 1796 il visite Paris, en compagnie de son père. Ce qui le frappe, c'est la liberté dont jouit le peuple. « Jamais on n'en a revu de pareille, » dit-il. Les opinions, la presse s'exprimaient tout haut, « à telles enseignes que moi-même, à quatorze ans, je glissai quelques articles dans je ne sais quelle feuille obscure, » sans doute quelque organe royaliste, car son oncle, les évènements, la ruine de leur commerce, tout contribuait à lui inspirer la haine des jacobins.

Il revient en Bretagne avec son frère Jean-Marie, et ensemble ils étudient à la Chesnaie, un vieux château de famille solitaire, perdu dans les brumes et les bois. Féli se précipite dans les travaux les plus divers, piochant surtout les langues, l'allemand, l'anglais, le grec, l'hébreu, jusqu'à l'arabe, avec une véritable fureur, sans plan ni suite, sans autre direction que quelques lettres du professeur Gail. Mais la douce influence de cet ange de bonté que fut Jean-Marie, peu à peu le calme, le transforme et le convertit. Car Jean-Marie a reçu le sacerdoce en 1804. Tout enfant, il voulait suivre en exil Mgr de Pressigny, évêque de Saint-Malo, et il disait à un prêtre proscrit, accueilli dans la maison : — « N'est-ce pas que vous ne nous quitterez plus ? Je servirai votre messe tous les jours. Et je serai prêtre aussi, moi ! Je me dévouerai à cette religion qu'on veut détruire, et je travaillerai toute ma vie pour que le peuple n'abandonne pas la religion de ses pères. » Il sera prêtre, en effet, et mieux que cela encore, en quelque sorte, fondateur d'ordre, père de l'Institut des *Petits frères* de Ploermel, qui se voueront à l'éducation des enfants du peuple. Surtout il sera longtemps le guide écouté, le doux inspirateur de Féli. Vicaire à Saint-Malo, il y a épuisé sa santé ; c'est pourquoi il est venu la refaire à la Chesnaie, parmi les senteurs des bois et les brises de l'amitié fraternelle.

II. Le premier ouvrage qu'ils composent ensemble a pour titre : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le* XVIII^e^ *siècle et sur sa situation actuelle* (1808). Ils montrent que l'abaissement de l'Eglise de France vient de ce que le gallicanisme y a fait oublier les règles de l'Eglise universelle, fixées par les conciles et la direction du Pape. Les études ecclésiastiques, concluent-ils, sont insuffisantes, on a totalement négligé l'exégèse biblique, les langues orientales, les conciles provinciaux, les conférences doctrinales entre prêtres, si précieuses pour l'esprit et la science ecclésiastique. Il faut donner des missions aux paroisses, confier l'éducation à des religieux et à des religieuses, rétablir le droit canon, créer des congrégations enseignantes pour instruire le clergé. Le style est calme, exact, limpide, sans coup d'ailes. Rien qui fasse pressentir le ton magistral et empoignant de l'*Essai sur l'indifférence*.

Ce livre déplut à Fouché qui le supprima. On lisait cependant ces paroles habiles dans l'avertissement : « Je me suis trouvé heureux, en défendant ma foi, d'avoir à établir les principes fondamentaux du gouvernement qu'*un grand homme* a rendu à la France pour son bonheur. » Il est vrai qu'on y trouvait aussi des passages comme celui-ci : « Les conciles provinciaux ne sauraient inspirer de défiance raisonnable à un prince qui n'aurait pas le secret dessein d'envahir l'autorité spirituelle. » Les deux frères devinrent désormais les ennemis irréconciliables de Napoléon I^er^.

L'année suivante ils publient le *Guide spirituel* dont le fond est emprunté à Louis de Blois. Excellent ouvrage qui fortifie leur piété, repose leur âme et charme encore aujourd'hui les esprits solides qui répugnent aux mièvreries contemporaines. C'est aussi à cette époque que Jean-Marie et l'abbé Bruté emportent en Bretagne la bulle d'excommunication de Bonaparte, cachée au fond d'un chapeau. Petite vengeance pour une condamnation imméritée (1809).

Jusqu'à vingt ans, Féli, dit M. Schérer, était inquiet, essayant de tout, donnant à l'étude le temps que lui laissait le comptoir de son père ; passionné de musique, de mathématiques, de langues, très fort sur la flûte et l'escrime ; ayant un duel, un vrai duel dans lequel il blessa son adversaire, et qui risqua plus tard d'élever entre lui et la prêtrise un empêchement canonique. Tantôt il pensait à faire sa fortune. Tantôt il dédaignait les affaires comme trop prosaïques. Fatigué de l'uniformité de sa vie, il écrivait cette boutade : « L'ennui naquit en famille, une soirée d'hiver. » Mais, en 1809, quel heureux changement ! Comme il déplore son passé de vanité et d'orgueil !

« Trop bon ami, écrit-il à l'abbé Bruté, alors professeur au grand séminaire de Rennes, comment vous exprimer ce qu'a senti mon pauvre cœur en lisant votre petit billet ? Ah ! que vous avez bien raison, et qu'une seule page, une seule ligne, un seul mot de saint François de Sales ou de l'Imitation est au-dessus de ces tristes et contentieuses brochures qui ne savent que flétrir et dessécher l'âme, et la mienne surtout, déjà si froide, si aride ! Mon Dieu ! qui m'a jeté dans cette malheureuse voie ? L'orgueil, oui, l'orgueil, je le sens, je le reconnais tous les jours. Priez, mon tendre frère, priez, je vous en conjure, pour ce misérable qui devrait être, qui est, oui, je le dis dans la sincérité de mon cœur, plein de confusion d'avoir seulement songé à faire entendre sa voix

dans l'Eglise, lui que l'Eglise ancienne eût à peine admis au nombre des pénitents et qui n'aurait pas assez de la vie pour pleurer une seule de ses fautes! Oh! voilà ce que c'est que d'avoir si mal commencé; voilà la suite de mes premiers égarements, et où m'arrêterai-je?

« Dieu le sait, hélas! Pourtant il me semble que j'aimerais à être ce qu'il me convient d'être uniquement, c'est-à-dire rien, absolument rien, tout entier perdu, abîmé, anéanti dans cet immense tout de mon Dieu, où sa divine grâce m'appelle par un profond, un inexprimable dégoût de tout ce qui n'est pas ce grand Dieu. Même je vous l'avouerai, cher ami, l'étude n'a plus pour moi le même charme : le cœur a trop de peine à s'y retrouver; je ne voudrais que l'amour, le doux, le pur, le divin amour, et aussi la pénitence qui en doit être pour moi la source. Comment donc se fait-il que tout m'ébranle, que tout m'entraîne, que tout me pousse hors de ce centre où la douce main de notre bon Maître cherche à me fixer dans un délicieux repos? Il faut bien que je le dise encore une fois, c'est l'orgueil qui m'agite et tend sans cesse à me séparer du Bien-aimé. Oh! qui me donnera de m'attacher à lui uniquement, en toute humilité et simplicité!...

« Cher ami, je ne sais ce que je deviendrai, je ne sais ce que la divine Providence demandera de moi, et je veux demeurer entre ses mains comme un petit enfant qui n'a point de volonté et qui obéit à tout sans résistance. Toutefois il me semble que la solitude me serait bonne; il me semble entendre une voix qui m'appelle au désert; d'autres en décideront, et, pour moi, il ne me reste qu'à dire du fond du cœur : *Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam*. Qu'elle soit à jamais louée, bénie, aimée, adorée, cette sainte et divine volonté, en laquelle je suis et serai, jusqu'à mon dernier soupir, avec les sentiments les plus vifs et les plus tendres, tout à vous en Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa sainte Mère, *in æternum, in æternum!* Priez, mon aimable frère, pour le pauvre pécheur. » F.

Rien de plus touchant ni de plus sincère comme cette lettre de doux néophyte encore tout embaumé des grâces de la jeune ferveur. Jean-Marie, dans une lettre du même temps, confirme ces admirables sentiments : « Ce cher Féli est pieux comme un ange; il voudrait bien qu'on lui conseillât de prendre pour lui la *meilleure part* et de laisser à d'autres le soin de tout le reste. Mais pensez-vous qu'il ait reçu tant de talents, et que Dieu ait permis qu'il ait acquis des connaissances si étendues pour n'en faire aucun usage? » Et, dans une autre lettre d'octobre 1809 à M. Bruté : « Voilà un billet de notre saint frère, écrit-il; son âme est toute ardente de foi et d'amour : il se perd, il s'abîme en Dieu. Oh! quelle consolation pour mon cœur! Quand je pense à ce qu'il était, et que je vois ce qu'il est, mon âme tressaille de joie, et mes larmes coulent en abondance. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* »

Dans ce billet, Féli disait : « Qu'y a-t-il de plus misérable que cet état de perpétuelle opposition à la volonté de Dieu, cette révolte de la nature contre tout ce qui la gêne et la contredit? J'ai honte de tant de faiblesse, je rougis d'être si disert quand il s'agit de parler de la croix, et en même temps si dénué de force et de courage pour la porter... *Nudus nudum Jesum sequi et solus soli uniri.*

« Hélas! dans son amour ineffable, ce bon Maître ne demande qu'à s'unir à nous : c'est nous qui le repoussons, non comme saint Pierre, par humilité et parce que nous sommes pécheurs, mais parce que cette union nous semble trop dure et que cet amour nous est importun. Il y a de quoi s'anéantir éternellement à la vue d'une ingratitude si monstrueuse : l'homme repousser Dieu! le cœur de l'homme dédaigner le cœur de Jésus-Christ! Et pourtant, Seigneur, il en est ainsi. O mon ami! aime-le bien, aime-le de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces, ce Maître si doux, si tendre et si incomparablement aimable! Aime le, s'il est possible, et pour toi et pour moi, qui suis tout de glace à son égard; ce sera pour le misérable qui t'écrit une grande consolation de savoir que, du moins, tous ne sont pas aussi ingrats que lui envers ce bon Maître. Un jour viendra où la paix et la joie de notre cœur ne dépendront plus de ces légères épreuves que la Providence nous ménage dans le temps pour ranimer en nous le désir de l'éternité. L'éternité! ah! comprenons-nous bien ce mot là? Ce n'est, ce me semble, que dans la solitude, loin de toute distraction, que l'âme trouve en soi assez de place pour cette immense idée, si effrayante à la fois et si consolante.

« On demandait à un chartreux ce qu'il faisait depuis quarante ans dans sa cellule : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*, répondit ce bon religieux qui, dans un demi siècle de méditations, n'avait pas épuisé cette pensée inépuisable et toujours nouvelle. »

Comment abréger des lettres aussi belles, aussi saintement pieuses? C'est pourquoi nous les citons presque en entier afin de mieux faire connaître ce cœur aimant de Lamennais, qui ne sut pas résister, hélas! à l'orgueil de l'esprit, le péché des anges déchus.

III. Cependant il poursuit ses travaux sur l'Eglise. L'abbé Bruté engage les deux frères à étudier les erreurs de Fébronius afin de les mieux réfuter, et, tout en professant les mathématiques à Saint-Malo dans un collège où son ami, M. Querret, est principal, Féli rédige *la Tradition de l'Eglise touchant l'institution des évêques*, sur les textes recueillis par son frère : il déclare une guerre à mort à Fleury avec « sa critique à demi protestante, » il ne peut « digérer 1682 » ni même les évêques revenus d'Angleterre en 1814 après la première chute de Napoléon, et dont plusieurs « se croient toujours titulaires de leurs anciens diocèses. » — « Cela fait du mal et cause des divi-

sions fâcheuses. Mon Dieu ! est-il donc si difficile de se soumettre ? Comment peut-on tenir si fortement à une crosse de cuivre que la mort vous arrachera demain ? » (A M. Bruté, 19 septembre 1814).

Ce sont là, d'ailleurs, les sentiments des deux frères. M. Teysseyre, de Grenoble, un ancien élève de l'école polytechnique, devenu prêtre de Saint-Sulpice, tout en reconnaissant leur « amour ardent de la vérité et de l'Eglise, » gronde doucement ces nouveaux « enfants du tonnerre, » dont l'un, Jean, avec sa devise « zèle de feu, courage de fer » rappelait plutôt le Jean de l'Evangile, l'autre, Féli, l'apôtre de l'Apocalypse.

La *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques* parut en cette année 1814. Les auteurs y établissent que la juridiction spirituelle a été donnée immédiatement à *Pierre seul* qui la communique aux autres pasteurs, et que les Eglises d'Occident comme celles d'Orient concordent en ce point. Ouvrage savant, péremptoire contre les prétendus droits de l'Eglise gallicane, appuyé sur l'histoire des conciles. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon le fait saisir et Féli est contraint d'émigrer en Angleterre, tandis que son frère est nommé vicaire capitulaire de Saint-Brieuc, après la mort de Mgr Caffarelli. (11 janvier 1815).

A Londres, Lamennais rencontre l'abbé Carron, de Rennes : « Quel homme, écrit-il, ou plutôt quel saint !... Dieu m'avait préparé en ce pays le secours dont j'avais besoin... Pleine d'amour pour un enfant rebelle, la Providence m'a conduit au terme où elle m'attendait. » On raconte que, forcé pour vivre de se faire précepteur, il se présenta chez Lady Jerningham, belle-sœur de lord Strafford, s'offrant à instruire ses enfants. La noble dame considéra ses pauvres vêtements, son air embarrassé et timide, ses allures gauches, et déclara qu'il était « trop bête » pour remplir sa mission. M. Forgues croit l'anecdote vraie, mais il ajoute que Lady Jerningham revint plus tard sur son jugement brutal, et lia avec l'ancien précepteur congédié une amitié des plus durables. Sous la direction de l'abbé Carron, Féli fait une retraite vers la mi-juillet (1815) afin de décider le parti à prendre. « Je prie le bon Dieu de tout mon cœur, écrit Jean-Marie à M. Querret, de les éclairer l'un et l'autre, mais je suis enchanté de n'être pour rien dans cette décision-là. »

La décision fut que Féli serait sous-diacre. Il fit, en effet, ce pas redoutable à Saint-Sulpice, le 23 décembre 1815. Etait-il mal préparé, ou plutôt en dehors de sa vocation, Dieu seul le sait. Ce qui est sûr, c'est qu'à partir de cette époque, sa mélancolie native s'accentua de plus en plus et qu'il marcha vers l'autel avec plus de résignation que d'enthousiasme : « Je revins hier de Saint-Sulpice après avoir reçu le sous-diaconat, mande-t-il à son frère. Cette démarche m'a prodigieusement coûté. Dieu veuille en tirer sa gloire ! C'est l'ancien évêque de Quimper, M. André, qui fit l'ordination. » Et c'est tout. Cette sobriété, ou plutôt cette sécheresse de sentiment et de foi vous font mal, et malgré soi l'on en recherche les causes. Ne serait-ce point que, au point de vue naturel, il y avait dès lors en lui quelque ressort supérieur et principal de cassé, que son cœur fut sevré trop tôt de l'amour de sa mère, et qu'au point de vue surnaturel son âme, trop longtemps et peut-être volontairement privée de l'Eucharistie, n'en goûta jamais pleinement les délices ? Il y a certainement là quelque intime et épouvantable mystère. L'abbé Teysseyre lui avait écrit : « Il me tarde d'apprendre que le plus jeune de vous, marchant sur les glorieuses traces de son aîné, ait enfin contracté ces doux et sacrés engagements qui l'uniront irrévocablement à son Sauveur et à l'Eglise, pour qui il me témoigne tant de zèle et tant d'amour. Si quelques entraves arrêtent encore l'élan généreux de son cœur, qu'il nous vienne au plus tôt, nous le mettrons entre les maternelles et bénites mains de notre saint François de Sales, et nous l'environnerons de tant de grâces, de tant d'exemples, de tant de lumières et de tant de flammes qu'il ne pourra jamais résister aux sollicitations amoureuses du meilleur comme du plus grand de tous les maîtres. Oui, qu'il vienne et nous lui préparerons des *chaînes d'amour,* mais si belles, si légères, si glorieuses, qu'elles seules lui feront goûter la liberté, la paix et la joie des enfants de Dieu et des ministres du Seigneur ! »

Il était venu, poussé par ces hommes si vénérables, à qui la sublime intelligence du néophyte voilait peut-être les lacunes intérieures de l'âme ; il avait reçu « ces chaines d'amour, » et soudain il les trouvait effroyablement pesantes. L'abbé Teysseyre s'en aperçut, et, en mars 1816, il écrivait à l'abbé Jean :

« Il m'a semblé qu'il (votre frère) avait fait de grands progrès depuis l'année dernière, sous la direction du saint Ananie (l'abbé Carron) que le Seigneur lui a donné. Il marche d'un pas ferme dans le chemin de la croix, à travers les ténèbres de la pure foi, vivant d'obéissance, *sans goût et sans consolation.* Il a reçu le sous-diaconat en victime, et il a tout le mérite de l'amour, sans en avoir les douceurs. C'est ainsi qu'il va recevoir le diaconat et le sacerdoce, comme un petit enfant qui se laisse conduire en sacrifiant toutes les répugnances de la nature et tous les raisonnements les plus spécieux de son imagination. Voilà aussi ce qui m'a fait goûter son projet d'entrer chez les Jésuites, à Rome... »

Mais la grande démarche était accomplie. Lamennais avait écouté l'abbé Carron, l'abbé Teysseyre qui, dès 1812, écrivait à l'abbé Jean : « Je m'indigne presque de ne pas encore le savoir prêtre ; » l'abbé Bruté qui, partant pour évangéliser l'Amérique, envoyait au même ce billet daté : « En mer, dimanche 12 novembre 1815 : Féli, Féli est-il revenu ? (de Londres). Est-il, sera-t-il bientôt prêtre ? Hésite-t-il encore ? Se pourrait-il ? Notre doux Jésus a-t-il trop d'amis, trop de prêtres en ce temps-ci ? » Et, six semaines plus tard, ces

deux lignes qui jaillissent tout enflammées de son cœur d'apôtre : « 31 décembre 1815, demain 1816, bientôt éternité... Féli, cher Féli, hâtez-vous d'être ordonné, et de vous presser avec nous aux autels ! »

Ces voix amies, imprudentes peut-être, mais sincères, il les écouta « avec la docilité d'un enfant. » Comment résister à cette lettre de l'abbé Carron, reçue le 19 février 1816, quelques jours avant son ordination au diaconat : « Que votre lettre m'a fait de bien, mon fils, comme elle m'a fait verser de douces larmes ! Je bénis de toute mon âme notre cher et divin Maître des dispositions qu'il met en votre cœur et je le conjure de les y conserver. Mais je crois, mon bien bon ami, qu'il *n'est pas prudent de demander à Dieu des croix*, et que nous devons nous borner à solliciter l'amour des souffrances, laissant à notre Dieu le soin de nous exposer à celles qu'il ne jugera pas au-dessus de notre faiblesse. Il n'y a pas eu de jour, je dirais mieux de moment, depuis votre départ, où je n'aie prié de toute mon âme pour mon bien-aimé fils en Jésus-Christ. Dites à votre bon frère, en l'embrassant, que l'esprit d'égoïsme, si répandu en France, m'a bientôt gagné et qu'il faudra bien qu'il me rende le trésor que je lui ai confié. Pourquoi, mon fils, cette vilaine mélancolie ? Est-ce que le bon chrétien n'est pas comme dans un festin continuel ? Est-ce que le simple souvenir de Dieu ne nous donne pas la joie ? *Memor fui Dei, et delectatus sum...* »

Il était donc en proie à une vive inquiétude, à une mélancolie inexplicable. Le sacerdoce a ses terreurs, il a surtout ses joies intimes, ses senteurs spirituelles de l'âme épanouie en son printemps surnaturel, que Lamennais n'a point connues, n'a point aspirées avec délices. Alors, excessif en tout, et dépassant le but, se croyant sous le coup d'une affreuse épreuve, il demandait à Dieu des croix, des croix nouvelles pour satisfaire son besoin de sacrifice.

Ordonné diacre la première semaine de carême 1816, il reçut la prêtrise à Vannes le 9 mars suivant. Il avait 34 ans. Il affirma depuis qu'à sa première messe, lorsqu'il tenait entre ses mains l'hostie sainte où Jésus-Christ venait de descendre, il entendit la voix divine qui lui disait : « Je t'appelle à porter ma croix, rien que ma croix, ne l'oublie pas ! » Etait-ce imagination ou réalité douloureuse ? Ce que nous savons, c'est qu'il ne goûta point les douceurs de ces aimables et premières communications divines de Jésus au cœur de ses jeunes prêtres, ni les émotions célestes qui sont la récompense sensible de l'immolation. Ses angoisses redoublent, et ces jours, les plus radieux de toute vie sacerdotale, lui semblent des dates attristées auxquelles il n'aime point à s'arrêter. Trois mois après il écrit à son frère ces lignes désespérées où perce à peine la résignation : « Quoique M. Carron m'ait plusieurs fois recommandé de me taire sur mes sentiments, je crois pouvoir et devoir m'expliquer avec toi une fois pour toutes. Je suis et ne puis qu'être extraordinairement malheureux... Tout ce qui me reste à faire est de m'arranger de mon mieux, et, s'il se peut, de m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne. » (25 juin 1816). Il y revient encore le 2 juillet suivant, et c'est pour dire que désormais « le mieux est d'éviter de part et d'autre de traiter à l'avenir un pareil sujet. Tout ce qui me le rappelle de près ou de loin me cause une émotion que je ne suis pas maître de modérer. »

Il s'ennuie à Paris : « Je déteste Paris, je déteste tout. Cette vie est pour moi un enfer. J'ai manqué l'occasion de vivre selon mon caractère et mon goût. C'est sans retour. » (A son frère, 13 mai 1817). Alors il part pour sa chère Bretagne, « ne pouvant supporter avec paix et douceur, dit l'abbé Teysseyre, ni les hommes, ni lui-même. » Mais les brumes et les brises natales ne calment point cette âme qui souffre mortellement dans toutes ses facultés, son « cerveau bouillonne sans cesse comme un cratère en pleine éruption, » il revient à Paris plus aigri que jamais :

« Il est dans un état violent d'épreuve, de tentations de tout genre, écrit M. Teysseyre à l'abbé Jean : il est comme le prophète, suspendu par un cheveu sur l'abîme du désespoir. Mais j'ai une vive confiance que l'amour de Notre-Seigneur le soutiendra toujours et ne l'abandonnera jamais. Il pousse l'obéissance jusqu'à célébrer *presque* tous les jours, *malgré l'horreur qu'il semble avoir du sacerdoce*, et nous mettons tout en œuvre pour occuper et distraire son imagination, qui est *folle* jusqu'à la fureur. Priez pour lui, mais soyez tranquille. *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei*. Ecrivez-lui avec une grande douceur, encouragez-le beaucoup à travailler avec moi à un grand ouvrage sur l'indifférence, à la traduction du fameux manuscrit de Leibnitz ; parlez-lui comme de vous-même d'un petit projet que nous avons formé, presque sans nous être concertés, d'une société de jeunes gens éclairés pour la défense de la religion. Il est sauvé si nous parvenons à l'occuper et à le distraire, sans lui laisser le temps de respirer et de songer à ses propres pensées qui le dévorent. »

Quelques mois à peine se sont écoulés depuis son ordination, et il y a un abîme entre la lettre que nous venons de lire et cette autre du même M. Teysseyre du 10 mars 1816 à Féli : « Oh ! cher ami, que de grandes choses viennent de se passer entre vous et Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Que de mystères d'amour ! Le sacerdoce est vraiment la région des miracles. Je suis curieux de savoir ce que notre bon Maître vous aura dit au cœur la première fois où, au grand étonnement des anges, il est descendu, docile à votre voix, pour s'incarner de nouveau entre vos mains sacerdotales... Venez, arrivez au plus vite épancher votre cœur dans le mien !... »

IV. Qu'on ne se figure pas, cependant, un Lamennais aux traits durs, au cœur sec et méprisant. Ce serait mal le connaître. Le portrait lito-

graphié qui ouvre le livre de M. Alfred Roussel nous paraît peindre admirablement la physionomie de son âme. Le front, ombragé par des cheveux bien plantés, est puissant; le nez long, aminci, chercheur; la bouche fine n'a point l'habitude de sourire; les yeux, les yeux surtout, songeurs et fixes, regardent « ce que les autres ne voient pas ; » tout l'ensemble du visage porte une empreinte de souffrance, d'amertume, d'obstination, mais encore de tendresse mélancolique. Il semble que cet homme souffre non seulement de ne pas comprendre, de ne pas trouver, mais de ne pas être aimé suivant la grandeur de son affection.

A Londres, en effet, il s'est appliqué à convertir un jeune homme, Henry Moorman, et combien sont touchantes les lettres qu'ils s'écrivent! La mort prématurée de Henry, en 1818, porta un coup terrible à Féli. C'était comme la fin d'une idylle chrétienne, fraîche comme la brise du printemps, pure comme la jeunesse vierge, où Lamennais avait mis toute sa foi, tout son cœur, qui, oublié en quelque sorte, durant les longues contemplations de l'esprit, reprenait avec fougue tous ses droits et débordait d'une indicible affection.

Maintenant il s'est établi à Paris dans la petite communauté des Feuillantines, dirigée par l'abbé Carron, où il rencontre de nobles âmes : Mlles de Lucinière, de Trémereuc et de Villiers, avec qui il entretiendra une correspondance aimable, pleine d'abandon. Ses nièces y sont élevées, qu'il appelle « ses filles, » et comme l'abbé Carron jouit d'un grand crédit auprès des princes et de la Grande Aumônerie, un grand nombre de prêtres, jésuites, sulpiciens, gallicans même s'y réunissent et discutent les questions du jour. Les nobles dames l'appellent « le jovial Mennais. » Mais si elles observaient mieux, elles verraient que cette « jovialité » est factice, voulue, et recouvre un grand fond de tristesse. Son caractère est inégal et s'emporte à tout propos, ne supportant pas volontiers la contradiction. « Irascible au dernier point, dit M. Peigné, ses colères duraient peu. » Il semble même qu'il ne cherchait point à les éviter, si l'on en croit le même écrivain qui nous raconte l'anecdote caractéristique suivante : « Un jour qu'il avait rudoyé à l'excès et sans motif sa servante, il s'excusa auprès d'elle, la crise passée : « Que voulez-« vous? lui dit-il, vous savez que par moment je « suis un peu fou, et si je ne m'étais mis dans « une colère rouge, j'allais encore défaillir. »

Aux lacunes que nous avons signalées dans son esprit volontaire, dans son cœur privé d'amour, alors qu'il en avait tant besoin, comme la fleur a besoin de la goutte de rosée pour s'épanouir ; dans son âme qui connut trop tard Jésus-Christ, si nécessaire à ceux qui sont épris de la beauté souveraine et tourmentés par la soif de l'infini : dans sa vocation mal conduite, et même forcée par l'abbé Carron et l'abbé Teysseyre d'abord, puis après le sous-diaconat par son frère Jean, d'ailleurs avec les meilleures intentions du monde ; dans son travail acharné, son imagination qui grossissait tout ; dans son caractère enfin, sombre, porté à une mélancolie incroyable ; à toutes ces lacunes, disons-nous, se serait donc adjointe une maladie mentale contre laquelle il lui était impossible de réagir. C'est pourquoi sans doute un jour qu'on disait devant M. Houet : « Lamennais n'était pas de bonne foi, » il répondit vivement :

— Comment ! M. de Lamennais n'était pas de bonne foi ! Mais c'était l'homme le plus franc et le plus loyal que j'aie jamais rencontré !

C'était peut-être aussi un homme qui, à ses heures, restait victime d'accès nerveux qui le rendaient inconscient.

« J'ai reçu de la Providence, disait-il à Sainte-Beuve, une faculté heureuse dont je la remercie : la faculté de me passionner toujours pour ce que je crois la vérité, pour ce qui me paraît tel actuellement. Je m'y porte à l'instant comme à un devoir, sans trop me soucier de ce que j'ai pu dire autrefois. On arrangera tout cela un jour après moi, on en tirera ce qu'on pourra ; je ne m'en charge pas et je laisse ce soin aux autres. On dira : *Il fut sot tel jour*, ce qui ne m'étonnerait pas beaucoup, si j'étais là pour l'entendre... »

Hélas ! il fut *sot*, dans ce sens, trop souvent et trop longtemps [1].

Q. — Je sais qu'il vient de paraître une nouvelle édition du livre de l'abbé Klein sur le cardinal Lavigerie. Ne pourriez-vous, d'après ce livre : 1° nous donner l'histoire très authentique de son fameux toast; 2° un aperçu net et succinct de ce que le cardinal a fait pour l'Afrique, car ce doit être une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise, depuis vingt-cinq ans. Les élections dernières donnent à cette question un à-propos d'actualité qui la marquent du plus vif intérêt. Le pape Léon XIII, dans ce cas particulier, n'a-t-il pas simplement appliqué des idées d'ensemble, les principes d'un plan général dont il avait maintes fois défini les grandes lignes?

R. — I. Rien n'est plus évident. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire l'encyclique *Sapientiæ christianæ*. La doctrine vous en apparaît plus nette, plus lumineuse, parce que les évènements se sont chargés de l'éclairer. Comment ne pas être frappé surtout des passages suivants :

« L'Eglise se refuse résolument, en droit et par devoir, à s'asservir aux partis et à se plier aux exigences changeantes de la politique. Par une conséquence du même principe, gardienne de son droit, et pleine de respect pour le droit d'autrui, elle estime qu'elle doit rester indifférente aux diverses formes de gouvernement et aux institutions civiles des Etats chrétiens, et elle ne désap-

[1] Cf. les vies de Lamennais, toutes d'ailleurs incomplètes. L'histoire définitive de Lamennais reste à faire. Voir notamment M. Spuller : *Lamennais*, Etude d'histoire politique et religieuse (Hachette), et surtout l'ouvrage récent de M. Alfred Roussel, de l'Oratoire de Rennes : « *Lamennais*, d'après des documents inédits. » Ce livre est composé avec des documents et des souvenirs transmis par M. Houet, supérieur de l'Oratoire de Rennes, le dernier disciple survivant de Lamennais, ce qui lui donne une importance spéciale.

prouve aucun des systèmes de gouvernement qui respectent la religion et la morale chrétienne. Telle est la règle à laquelle chaque catholique doit conformer ses sentiments et ses actes... Vouloir engager l'Eglise dans des querelles de partis et prétendre se servir de son appui pour triompher plus aisément de ses adversaires, c'est abuser de la religion. »

Le pape Léon XIII, d'ailleurs, n'entendait pas se borner à donner de simples conseils. Lisez plutôt :

« Il ne faut pas penser, ajoutait-il, que les limites de l'obéissance renferment seulement les dogmes auxquels l'intelligence doit adhérer. Il faut en outre que les chrétiens considèrent *comme un devoir* de se laisser régir, gouverner et guider par l'autorité des évêques, et surtout du Siège apostolique. Car il appartient de droit divin à l'Eglise, et, dans l'Eglise, au Pontife romain, de déterminer dans ces deux ordres de choses ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire. Cet organisme et cette constitution de la société chrétienne ne peuvent souffrir aucun changement. Il n'est permis à aucun de ses membres d'agir à son gré ou de choisir la manière de combattre qui lui plaît le mieux. » (1889.)

L'ordre était formel, autant que les allusions transparentes. Mais en France, personne ne comprit, et la leçon passa inaperçue. C'est alors que Léon XIII résolut de la donner complète et éclatante... Il se demanda à qui il s'adresserait, et frappa à plusieurs portes, notamment à celle du cardinal Place. Pour des raisons diverses on se récusa. Sur ces entrefaites, en 1890, après les mémorables séances du Congrès anti-esclavagiste, le cardinal Lavigerie se rendit à Rome avec Monseigneur Livinhac et douze nègres de l'Afrique équatoriale, ne songeant, ainsi qu'il l'écrivit à M. Eugène Veuillot, qu'à traiter cette grande affaire et celle de la quête de l'Epiphanie. Léon XIII remit l'examen de ces questions à une Congrégation de cardinaux, et entretint le primat d'Afrique des graves intérêts religieux de la France : « Il comptait, lui dit-il, sur son dévouement, pour faire pénétrer son idée dans les esprits français. »

Le cardinal hésita. N'avait-il pas pressé autrefois le comte de Chambord, en 1873, d'agir vite et de monter sur le trône de saint Louis ? Au fond, ses inclinations le portaient de ce côté. Il est vrai qu'il avait mûrement réfléchi au cours douloureux des évènements. Quand un vaisseau est près de sombrer, il faut que tout le monde se mette à la manœuvre, obéisse au capitaine, celui-ci fût-il un scélérat. La seule chose nécessaire est d'éviter, à tout prix, la catastrophe. Un principe trop oublié, c'est que les gouvernements sont pour les peuples, non les peuples pour les gouvernements ; et la première condition pour un gouvernement comme pour une loi, c'est d'être possible. Or, le cardinal ne croyait plus la royauté possible :

« Je n'ai aucune objection personnelle à faire en soi contre la royauté, lisons-nous dans une autre lettre inédite qu'il adressait à M. Eugène Veuillot, même celle des fils ou petit-fils de Louis-Philippe. Mais ce que je crois, avec d'*autres*, c'est que la royauté orléaniste ne pourrait *se maintenir* en France. Pourquoi dès lors user mes forces, celles de l'Eglise à la rétablir quand même on le pourrait ? Quel appui pourrait-on lui donner ?

« La République, au contraire, peut vivre et s'acclimater, par la seule raison qu'elle existe, et qu'on ne voit pas, dans l'état d'effritement politique où nous sommes, qui pourrait la renverser et la remplacer. On voit, au contraire, très bien qui pourrait, sans miracle, en chasser les radicaux pour donner leurs places aux conservateurs. C'est le corps électoral. » (Lettre du 24 décembre 1890.)

D'autre part, que de susceptibilités il allait froisser ! Que de bourses lui seraient fermées qui cependant lui étaient nécesaires pour continuer ses vaillantes œuvres ! Il dit au Pape toutes ses angoisses, toutes ses perplexités. Tout autre était mieux placé que lui, compromettrait une moindre cause. Léon XIII lui répondit simplement qu'il comptait sur lui, que le sacrifice serait grand peut-être, mais qu'il y allait d'intérêts supérieurs encore, et pour l'Eglise, et pour la France.

Il demanda même plus encore : que le cardinal agît de lui-même, essuyât les premiers feux, comme une sentinelle perdue qui tombe, mais sauve son général.

Monseigneur Lavigerie consulta le supérieur des Pères Blancs, Monseigneur Livinhac, et lui fit part du désir de Léon XIII d'une adhésion publique et retentissante au gouvernement de M. Carnot. Le digne supérieur lui répondit :

— Ne vaudrait-il pas mieux que cet acte fût accompli, en France, par un autre cardinal ? En Afrique, vous serez trop loin pour répondre aux attaques qui ne manqueront pas de se produire. On dira que c'est vous qui avez poussé le Pape.

— Le Saint-Père veut que ce soit moi.

— Dès lors, reprit Monseigneur Livinhac, vous n'avez qu'à obéir, sans tenir compte de nous. Si vous tombez victime de votre obéissance, il nous sera glorieux de tomber avec vous.

N'est-ce pas d'une simplicité, d'un héroïsme dignes des grands siècles de foi, car le mot *antique* serait ici hors de saison !

On sait le reste. Le 12 novembre 1890, l'escadre de la Méditerranée mouillant en rade d'Alger, et le gouverneur étant absent, le cardinal offrit un banquet, dans sa résidence de Saint-Eugène, à l'amiral Duperré, à son état-major, à toutes les autorités militaires et civiles. On dit qu'avant de prononcer son fameux toast il éprouva une émotion intime qui lui serra le cœur ; toutefois, ce trouble échappa aux assistants. Il se leva, et tous avec lui, puis il parla avec sa bonhomie, son entrain accoutumés ; mais il y eut quelque chose de solennel dans sa voix, quand il dit : « Sans doute, l'Eglise ne nous demande pas de renoncer ni au souvenir des gloires du passé, ni aux sentiments

de fidélité et de reconnaissance qui honorent tous les hommes. Mais quand la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée, que la forme du gouvernement n'a rien en soi de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes qui, seuls, peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées, lorsqu'il faut, pour arracher son pays aux abîmes qui le menacent, l'adhésion sans arrière-pensée à cette forme de gouvernement, le moment vient de déclarer enfin l'épreuve faite, et, pour mettre un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent, ordonnent à chacun de nous de sacrifier pour le salut de la patrie.

« C'est ce que j'enseigne autour de moi, c'est ce que je souhaite de voir enseigner en France par tout notre clergé; et en parlant ainsi, je suis certain de n'être point désavoué par *aucune voix autorisée.*

« En dehors de cette résignation, de cette acceptation patriotique, rien n'est possible en effet, ni pour conserver l'ordre et la paix, ni pour sauver le monde du péril social, ni pour sauver le culte même, dont nous sommes les ministres... »

Puis il but à la marine française. L'assemblée se tut, émue, sentant que quelque chose de grand venait de s'opérer. Les enfants de l'école apostolique jouaient au dehors la *Marseillaise ;* l'amiral saisi par la grandeur et l'étrangeté de la scène gardait le silence. Il fallut que Monseigneur Lavigerie, qui avait retrouvé tout son sang-froid, lui dit en souriant : « Amiral, buvez donc à la santé du cardinal ! » Plus tard, comme l'amiral Duperré n'était point revenu de sa stupeur, Monseigneur Lavigerie ajouta : « Que feriez-vous, amiral, si vous receviez de vos supérieurs un ordre qu'il vous coûterait d'accomplir? — J'obéirais, Eminence. — Eh bien ! c'est ce que j'ai fait ! »

La presse monarchiste accueillit cet acte par des bordées d'injures qui se résumèrent dans cette phrase de l'*Autorité :* « C'est la capitulation sans conditions devant la franc-maçonnerie ! » Le cardinal laissa dire. Il expliqua son toast à son clergé, distinguant soigneusement entre le gouvernement de la République et les crimes commis en son nom. Il eut tort cependant de prendre à partie les prétendants avec une certaine amertume dans sa *Lettre à un catholique.* Cette faute s'explique par l'état d'âme violent où l'avaient jeté les outrages et les calomnies. Puis il attendit deux mortels mois que Léon XIII lui donnât un témoignage public de sa chaude approbation. Or la France venait d'exiger brutalement la révocation de Monseigneur Puyol, supérieur de Saint-Louis des Français, et le ministre avait prononcé un de ces discours maladroits, familiers à nos gouvernants, qui avait vivement mécontenté le Vatican. Décemment, le Pape ne pouvait parler encore. Et les injures continuaient à pleuvoir, comme des flèches empoisonnées, sur le cardinal.

Enfin, le 9 février 1891, Léon XIII lui écrivit : « Votre zèle et vos bons offices répondaient parfaitement, en effet, aux conditions des temps actuels, à Notre attrait et aux autres preuves que vous Nous avez déjà données de votre dévouement pour Nous. »

Le grand cardinal se trouvait suffisamment récompensé ; mais les bourses, ainsi qu'il l'avait prévu, se fermèrent à ses œuvres, et nombre de catholiques refusèrent de se conformer aux instructions du Souverain-Pontife, prétendant que celui-ci excédait son droit : « On ne saura jamais, disait un témoin après sa mort, ce qu'il a souffert depuis deux ans. » Ne semble-t-il pas, en effet, que certains conservateurs mécontents se soient plus apliqués à faire donner un démenti au Pape par les évènements qu'à combattre les radicaux eux-mêmes, tant les passions répandent sur les partis l'esprit d'aveuglement ? Si les catholiques ont échoué aux élections, ne s'est-il pas rencontré de prétendus chrétiens qui ont dit, non peut-être sans quelque joie secrète : « C'est la faute à Léon XIII ! » — Non, ç'a été la faute de ceux qui n'ont pas suivi sa consigne. Le commandement était sûr, mais les soldats ont mieux aimé raisonner que d'obéir.

II. Le cardinal Lavigerie n'en aura pas moins été le grand apôtre de l'Afrique, le digne successeur de saint Cyprien et de saint Augustin.

Né à Bayonne, le 31 octobre 1825, il avouait qu'il avait quelque chose de l'entêtement des Basques. Condisciple des Foulon et des Langénieux, il se distinguait entre tous par la vivacité et l'action. Il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne. C'est alors qu'il fut dénoncé à l'archevêque de Paris par une feuille janséniste, l'*Observateur*, comme « hérétique et rationaliste, » parce qu'il avait proclamé plusieurs *dogmes nouveaux*, « entre autres l'infaillibilité du Pape. »

Placé, en 1856, à la tête de l'œuvre des Ecoles d'Orient, il fit une campagne en France pour la faire connaitre et rapporta de beaux succès avec de riches aumônes. Quand les Druses massacrèrent, en 1860, les chrétiens du Liban, il recueillit trois millions, et fut chargé d'aller lui-même les distribuer aux malheureuses victimes. Il voulut visiter, à Damas, Abd-el-Kader qui avait, par son influence, protégé les chrétiens, et le remercier : « Je l'écoutais avec admiration et bonheur, raconte-t-il, parler, lui, musulman, un langage que le christianisme n'eut pas désavoué. Lorsque je me levai pour sortir, il s'avança vers moi et me tendit la main. Je me souvins que c'était la main qui avait protégé contre la mort mes frères malheureux, et je voulus la porter à mes lèvres en signe de reconnaissance et de respect; mais il ne le voulut pas souffrir de moi, quoi qu'il acceptât cet hommage de tous les autres, parce qu'il voyait en ma personne un ministre de Dieu. » Quel ascendant eut-il donc sur l'émir, ce jeune prêtre, pour l'amener naturellement à ce témoignage de spontanée vénération ! De ce jour là, date sa vocation.

Toutefois il l'ignorait encore, et il se croyait

appelé à rester en France. Nommé évêque de Nancy en 1863, sa lettre pastorale porte cette phrase qu'il répétera partout : « Placé en dehors et au-dessus du monde, je ne veux qu'une chose : le salut de vos âmes. » Mais il la voulait au prix de tous les efforts humains. Une partie de son diocèse parle allemand, et il ne sait pas cette langue ; il l'apprendra, et, après trois mois, il prêchera en allemand, comme plus tard, en Afrique, il prêchera en espagnol et en italien. Cet homme était une volonté, servie par une intelligence prodigieusement facile et assimilatrice.

A la fin de 1866, le maréchal de Mac-Mahon, qui l'avait connu à Nancy, lui demanda l'autorisation de le présenter à l'empereur pour le siège d'Alger : « Vous me proposez, répondit-il, une mission pénible, laborieuse, un siège épiscopal de tous points inférieur au mien, et qui entraîne avec lui l'exil, l'abandon de tout ce qui m'est cher ; vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre... J'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert. » Et il partit en mai 1867 avec l'intention bien arrêtée de « rester fidèle à sa nouvelle épouse, précisément parce qu'elle était pauvre et humiliée. » Mais, « sa conscience avait dû faire taire son cœur » qui l'attachait aux chers rivages de la patrie.

Dans sa première lettre pastorale, il exposa magistralement la mission providentielle de la jeune Eglise d'Afrique : « Faire de la terre algérienne le berceau d'une nation grande, généreuse, chrétienne, d'une autre France, en un mot, fille et sœur de la nôtre, et heureuse de marcher dans les voies de la justice et de l'honneur, à côté de la mère patrie ; répandre autour de nous avec cette ardente initiative qui est le don de notre race et de notre foi, les vraies lumières d'une civilisation dont l'Evangile est la source et la loi ; les porter au-delà du désert avec les flottes terrestres qui le traversent, et que vous guiderez un jour jusqu'au centre de ce continent encore plongé dans la barbarie ; relier ainsi l'Afrique du Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples chrétiens, telle est, je le répète, dans les desseins de Dieu, dans les espérances de la patrie, dans celles de l'Eglise, votre destinée providentielle. »

Ce large programme, on peut dire qu'il l'a réalisé autant qu'homme pouvait le faire en dépit de tous les obslacles, venus moins encore des musulmans que de la municipalité d'Alger qui supprime les processions et des Chambres françaises qui lui suppriment les secours.

1. D'abord il forme un *clergé* compact et discipliné : « L'Eglise, lui écrit-il, en nous donnant le droit de vous gouverner, nous impose le devoir de faire respecter l'autorité qu'elle nous confie. » Puis, il achève Notre-Dame d'Afrique qui, « par dessus deux cents lieues de Méditerranée, fait face à Notre-Dame de la Garde. » Dans un concile provincial de 1873, il propose un office nouveau, afin d'honorer sur leur sol les saints qui l'ont illustré et de faire revivre les traditions, les gloires, les monuments de l'*Africa christiana*. Il partage ensuite l'Algérie en trois diocèses, ceux d'Alger, d'Oran et de Constantine, y établit autant de séminaires, et convertit le petit-séminaire de Saint-Eugène en une école apostolique, une sorte de noviciat, des Pères Blancs. Mais l'œuvre dont il est le plus fier c'est son collège de Saint-Charles, à Blidah, pour la création duquel il eut à lutter contre l'Oued-el-Kébir et contre l'Atlas, le torrent et la montagne coalisés.

Deux hautes préoccupations l'absorbent d'abord : les enfants, car il s'agit de faire une autre France chrétienne, et « de la bonne ou de la mauvaise éducation de ces jeunes âmes dépend en effet tout l'avenir ; » puis ses prêtres, qu'il doit nourrir de la saine doctrine. Comme il avait condamné avec Pie IX les erreurs du *Syllabus* « dans le sens où l'Encyclique *Quanta cura*, les proscrit elle-même, c'est-à-dire, en tant qu'elles ressuscitent ou favorisent le matérialisme, le panthéisme, l'athéisme, l'indifférentisme, le naturalisme et les autres systèmes antichrétiens dans leurs applications sociales, » il se fait un devoir de commenter les Encycliques de Léon XIII qui lui adresse un bref public de félicitations. Il est inutile d'ajouter qu'au concile du Vatican il est partisan de la définition de l'infaillibilité, malgré l'attitude de son ami, Monseigneur Maret. Il n'hésita même pas à déclarer au ministre des cultes, au rapport d'Emile Ollivier, « que le gouvernement aurait bien tort de s'immiscer dans une affaire de l'ordre purement spirituel, et tout à fait en dehors de sa compétence. »

2. A peine était-il installé sur le siège d'Alger que la famine désola le pays, faisant des milliers d'*orphelins*. Il les accueillit, et, le fléau terminé, ils ne voulurent plus le quitter : « J'ai trouvé, lui dit l'un d'eux, un père qui est meilleur que ma mère. » Il lui en resta un millier que personne ne réclama, et qu'il plaça en deux orphelinats. Le gouverneur de l'Algérie, le maréchal de Mac-Mahon, lui signifia brusquement de les rendre à leurs tribus.

Le maréchal était le plus honnête des hommes, mais il partageait les jaloux préjugés de l'Empire contre la religion, ces préjugés qui, en empêchant tout prosélytisme, même celui de la seule influence chrétienne, laissait les Arabes esclaves du Coran fataliste et sensualiste, toujours prêts à courir aux armes sur le mot d'ordre du « chef de la guerre, » le Mahdi, qui réside à Djerbourb, au sud de la Tripolitaine, et qui a fait massacrer Gordon ainsi que la mission Flatters. Ainsi donc, de peur de paraître favoriser l'Eglise, on préparait avec soin l'armée de la révolte contre la France. On connaît la fière réponse de l'évêque : « Quoi ! nous ne les aurions sauvés que pour les livrer après quelques mois, sans défense, sans parents, garçons et filles, aux passions bestiales de leurs coreligionnaires ! Mieux aurait valu mille fois les laisser périr ! Puisque leurs tuteurs n'existent plus, ils m'appartiennent, parce que la vie qui les anime, c'est moi qui la leur ai conservée ! »

Le maréchal ne lui pardonna jamais cette vigoureuse réplique. Aussi, tant qu'il fut au pouvoir, l'archevêque d'Alger ne fut pas nommé cardinal.

Avec ces orphelins il créa les deux villages de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique, dotant généreusement chaque ménage, ce qui faisait dire à un vieux musulman : « Depuis que le monde est monde, on n'a jamais vu qu'Allah et ce marabout chrétien donner ainsi pour rien à des enfants abandonnés les terres, les maisons et les bœufs. »

A côté de Saint-Cyprien il bâtit une sorte de palais en style mauresque : — « C'est pour un prince, lui demandaient les Arabes. — Non, c'est pour vos pauvres et vos malades, et ils ne paieront pas !... » C'était l'hôpital Sainte-Elisabeth qui fut inauguré en 1876 avec un tel éclat que le consul d'Angleterre ravi s'écria : « Nous avons vu saint Augustin ! »

3. Pour soutenir tant d'œuvres il se fit fondateur d'ordre. Il créa les *Pères blancs* et les *Sœurs blanches*, pour l'apostolat africain.

Les Pères Blancs eurent pour premiers assistants, en 1874, les PP. Charmetant, Deguerry et Livinhac : « Aimez les pauvres infidèles, leur disait l'évêque, leur supérieur. Faites-leur du bien, soignez leurs plaies. Ils vous donneront leur affection d'abord, leur confiance ensuite, et enfin leurs âmes. » C'est à l'un des premiers Pères arrivant de France qu'il remit ses lettres testimoniales avec ces mots : *Visum pro martyrio*. « Acceptez-vous? lui dit-il. — C'est pour cela que je suis venu, répondit simplement le prêtre. »

Le martyre ne se fit pas attendre. Trois d'entre eux, les PP. Paulmier, Ménoret et Bouchaud furent assassinés par des Touaregs, en voulant pénétrer dans le Soudan. « Fleurs sacrées, écrivit l'évêque à leurs parents, où la blancheur du lys s'allie à la pourpre du martyre, et qui les premières sont venues fleurir et embaumer ces déserts ! »

Trois autres furent également massacrés en 1878 à une journée de marche de R'damès, en route pour le même Soudan : « Il faut, disait-il, qu'on les arrête pour les empêcher de courir au martyre ! » C'est qu'ils avaient à conquérir toute l'Afrique équatoriale. Ne pouvant aboutir par Tombouctou ni par la Tripolitaine, ils firent le tour par Zanzibar et gagnèrent les lacs Nyanza et Tanganika, en se disant : « Devant nous cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras. Nous sommes les premiers Français, qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous, allons porter la langue et l'influence de la France dans les profondeurs africaines. » Ceux qui se dirigeaient vers le Tanganika parvinrent à Oujiji à la fin de janvier 1879, et ceux du Nyanza atteignirent le 19 juin suivant Roubaga, capitale de l'Ouganda. L'histoire de cette dernière mission et celle du roi Mouanga est écrite avec des larmes et du sang. Qui ne se souvient du martyre du jeune Charles Louanga et des récentes cruautés bien anglaises, c'est-à-dire bien perfides, du capitaine protestant Lugard ?

4. Mais sa campagne la plus brillante fut, sans contredit, celle qu'il entreprit pour l'*abolition de l'esclavage*. « C'est surtout sur vous que nous comptons, » lui avait dit Léon XIII. Aussitôt il se met en route pour soulever la France, l'Europe, l'univers civilisé, en faveur de cette croisade nouvelle. L'esclavage est en effet l'horrible plaie qui déshonore le XIXe siècle. « Les souvenirs les plus pénibles s'effacent avec le temps, écrivait le grand Livingstone, mais les scènes atroces que j'ai vues se représentent et, la nuit, me font bondir, horrifié par la vivacité du tableau. » Le cardinal raconta ce qu'il appelle « la passion des esclaves, » ces 400.000 hommes créés à l'image de Dieu et qu'on vend annuellement comme du bétail ; leur marche douloureuse à travers le désert où les routes des caravanes se reconnaissent aux ossements humains, car il succombe chaque année plusieurs millions de noirs sous le bâton ou le fouet des marchands de chair humaine ; le cimetière d'Oujiji, où il y a tant de cadavres que les hyènes ne suffisent plus à les dévorer : « elles en sont dégoûtées » ; ces femmes qu'on tue sans remords, comme on tuerait un chien ; ces esclaves qu'on engraisse pour les manger, « la chair de l'homme étant bien meilleure que celle des animaux » ; ces infortunés à qui le roi Vamba fait couper les mains, afin qu'ils battent le tambour avec leurs moignons, ce qui procure un son plus doux. Il redit ces horreurs à Paris, à Londres, à Bruxelles, à Naples, accompagné de Mgr Livinhac, qu'il désigna comme son futur successeur ; réunit le congrès de Lucerne en 1889 ; celui de Bruxelles qui adopta, le 2 juillet 1890, toutes les mesures qu'il a proposées ; celui de Paris, le 21 septembre de la même année ; et fonde l'Institut des *Frères du Sahara*, dont le noviciat est à Biskra. Ils iront à la suite de nos soldats, messagers de l'Eglise et de la paix, gagner les cœurs à Jésus-Christ et faire aimer la France.

5. Comment n'aurait-il pas songé à rétablir le siège de saint Cyprien à Carthage, lorsque nos armes eurent fait flotter le drapeau français à Tunis? Lui seul pouvait, par son incroyable prestige, préparer le triomphe prochain de l'influence française. Il quitte donc Alger en 1881, — son épouse qu'il a trouvée pauvre et qu'il a honorée entre toutes, — pour l'Eglise indigente mais autrefois si glorieuse des Tertullien, des Cyprien, des Perpétue, des Félicité, des Fulgence et des Augustins. La Chambre lui refuse de l'argent pour cette œuvre avant tout française ; il a affaire à des races diverses et hostiles, à des Maltais, des Musulmans, des Italiens, des Anglais, des Juifs, des Français impies. Il dénoue toutes les difficultés, se fait bien venir de tous, — sauf des Juifs qui l'attaquent dans leurs feuilles odieuses, — et bientôt le consul d'Italie à Tunis peut lui dire : « Oh ! Monseigneur, que de bien vous faites, mais que ce bien nous fait de mal ! »

« Le plus beau jour de ma vie, écrit-il au Pape dès 1882, sera celui où j'irai me prosterner humblement aux pieds de Voire Sainteté pour lui deman-

der de relever le siège de saint Cyprien et de ressusciter la grande Eglise de Carthage en lui donnant un évêque, après mille ans de mort. » On se rappelle la lettre magistrale où Léon XIII déclara que le premier archevêque et le grand métropolitain de toute l'Afrique est l'évêque de Carthage. On se rappelle surtout les splendeurs des fêtes de 1890, quand le cardinal évoqua, sur la colline de Byrza, le souvenir du dernier archevêque de l'ancienne Carthage, enchaîné, dépouillé de ses vêtements, insulté, battu de verges, à l'endroit même d'où il parlait.

Que d'hommes célèbres se glorifiaient de son amitié : les Chanzy, les Wolff, les Gueydon et cet admirable de Sonis, que les Arabes appelaient « le Juste! » Que d'œuvres, que de dévouements, que de maisons fondées! Cependant, même avant le toast, il portait plus d'une épine saignante au cœur. Dès 1877, le Conseil général d'Alger lui avait retranché ses subventions, bien que tous les *membres musulmans* eussent voté en sa faveur. Puis ce furent les Chambres françaises qui lui retirèrent peu à peu tous ses crédits :

— J'aime mieux, s'écria-t-il, mourir de faim que mourir de honte!

Il cachait avec soin ces vexations aux musulmans; il put même empêcher l'exécution des décrets en Algérie, mais il mourut la mort dans l'âme, parce que les Français, par leurs mesures persécutrices et leurs exemples d'impiété, paralysent, s'ils ne l'anéantissent pas, notre œuvre de colonisation.

Q. — M. le marquis de Nadaillac a publié un ouvrage intitulé : *Le Problème de la vie*. Il me semble que l'auteur aborde une question que je croyais surtout réservée aux théologiens. Cependant l'auteur est catholique. L'*Ami du Clergé* pourrait-il nous donner son avis sur cet ouvrage?

R. — Il est bien vrai que l'auteur, un laïque, aborde les plus graves problèmes, mais il le fait avec une science et une prudence que l'on voudrait rencontrer plus souvent dans les ouvrages analogues. D'ailleurs il y a, dans ce livre, peut-être tout autre chose que ce que soupçonne notre aimable correspondant, car la vie peut être étudiée et envisagée sous bien des rapports. Le philosophe, le théologien, le physiologiste et d'autres encore peuvent se poser le problème de la vie et en faire sortir, selon les points de vue, des réponses différentes. Ici, M. de Nadaillac, dont la compétence en ces matières est bien connue, rend compte de toutes ces questions qui touchent par tant de points à la philosophie, à la théologie, à la géologie, à la physiologie, et qui appartiennent à cette science nouvelle et passablement tapageuse que l'on nomme la *préhistoire*.

« Pour nous, dit l'auteur, le monde, tel que nous le voyons, a été créé. Tout, depuis l'homme, dans sa grandeur et dans son éclat, jusqu'à l'humble insecte que nous foulons aux pieds, jusqu'à la plante que le vent soulève, remonte à l'auteur des choses; tout existe par sa volonté, par l'ordre qu'il a établi, dès l'origine du globe, dès l'origine de la vie... Mais il est permis de rechercher quels sont les modes par lesquels la puissance créatrice s'est manifestée durant l'immensité des siècles. Est-ce par des créations brusques, successives, souvent intermittentes, que Dieu a peuplé les terres et les mers? Ou l'action divine s'est-elle montrée par un processus continu, par des changements lents et imperceptibles? Les premiers êtres ont-ils été doués d'une puissance modificatrice dont nous suivons le développement dans la longue série des temps? Tous les phénomènes dont nous sommes les témoins, depuis le mouvement des corps célestes jusqu'à la croissance des plantes, jusqu'à la conscience de l'homme, arrivent-ils par une même loi de causalité qui domine la nature et dont on avait, jusqu'ici, méconnu l'importance? Tels sont les problèmes qu'il faut aborder. » On le voit : c'est l'origine et la formation du globe terrestre; c'est l'apparition de la vie et la succession des êtres sur la terre; c'est l'origine et l'ancienneté de l'espèce humaine et son identité à travers les siècles, graves questions que l'auteur étudie avec une sincérité qui fait de son ouvrage « ung livre de bonne foy. »

I. *Formation du globe.* — Le savant Laplace a émis une théorie sur la formation du système solaire, qui a été accueillie avec faveur. Brillante hypothèse que les travaux et les compléments ajoutés par M. Faye, que les expériences ingénieuses et décisives de M. Plateau, de Liège, ont consacrée, et à laquelle ils ont donné tous les caractères de l'évidence. Laplace voulait se passer de Dieu créateur; ce fut une lacune ou une aberration de ce grand esprit. Il admettait dans la matière une force latente obéissant aux inflexibles lois de la mécanique. Suivant une pensée de Descartes, il suppose que le système solaire, tout entier, formait une immense nébuleuse qui s'est lentement condensée, abandonnant successivement, dans son mouvement de rotation, des anneaux de matière cosmique, origine des astres secondaires, planètes ou satellites. Le soleil d'alors devait être, selon M. Faye, 428 trillons de fois plus grand que son volume actuel, et, dans son état présent de condensation, il est le terme d'une série de soleils antérieurs. La terre, détachée de la nébuleuse solaire, formait, à ses débuts, une masse entièrement fluide et brillant d'un vif éclat parmi les astres. Son atmosphère brûlante s'étendait bien au-delà des limites actuelles, et rendait impossible la présence d'aucun être organisé. Dans son état actuel, c'est un soleil éteint, qui s'est lentement refroidi sous l'influence du rayonnement dans l'espace, puis sous l'influence des eaux répandues d'abord dans l'atmosphère à l'état gazeux et réduites ensuite à l'état liquide. Y a-t-il eu, comme le voulait Cuvier, des cataclysmes grandioses qui ont, à plusieurs reprises, renouvelé l'écorce de la terre condensée? Ou bien, comme l'admettent Lyell et les modernes, l'action lente et continue

des agents qui, sous nos yeux, modifient la face de la terre, a-t-elle suffi pour amener le globe à son état actuel ? Ces questions portent sur des faits qui n'ont pas eu de témoins. Quoi qu'il en soit, on peut dire que la surface de la terre a été et est sans cesse modifiée par deux sortes d'agents : les uns extérieurs, s'attaquant à l'écorce solide pour la désagréger et l'entraîner au fond des mers : telle est l'origine des roches sédimentaires, véritables registres dont les feuilles ont conservé jour par jour, pour ainsi dire, l'histoire des âges écoulés; les autres intérieurs, rejetant au dehors des roches fondues sous l'influence de la chaleur centrale et dont les éruptions volcaniques sont les dernières manifestations. Les roches sédimentaires se forment encore actuellement au fond des mers, et, quand on voit la puissance de celles qui sont émergées et qui constituent nos continents, on peut se demander combien de temps a été nécessaire à leur formation. Sans doute nous sommes ici en pleine conjecture. Songeons pourtant que les assises des terrains siluvien, permien et carbonifère ont une épaisseur de 14.000 mètres, que les assises de la craie, formées de coquilles microscopiques, de carapaces minuscules ont, en certains lieux, plus de 400 mètres de puissance; que les îles madréporiques qui surgissent de l'océan sont de gigantesques ossuaires d'un monde aussi merveilleux par la petitesse des êtres qui le peuplent que par leur infinie variété; que c'est par de petits résultats accumulés de siècle en siècle que la nature a élevé des montagnes et donné au globe la constitution et le relief que nous lui voyons. Songeons à tout cela et à bien d'autres choses encore, et nous ne serons pas étonnés, ou plutôt nous serons moins étonnés si certains géologues admettent jusqu'à quatre-vingt-dix millions d'années pour la formation totale des terrains sédimentaires. En ces questions, on est arrêté à chaque pas par l'immensité, immensité du temps, immensité de l'espace. « L'idée de cette immensité, dit M. Gaudry, choque un grand nombre d'esprits; êtres éphémères que nous sommes, nous avons une tendance à marchander le temps à l'Etre infini. Quand nous parlons des temps géologiques, nous n'avons pas plus la notion de ce que représentent cent mille années que de ce que représentent un milion d'années. » Que si ces immensités de temps nous épouvantent et vont contre toutes les idées généralement admises, si nous trouvons ces chiffres exagérés (et ils le sont, en effet), nous dirons que les géologues raisonnent trop d'après les faits qu'ils ont sous les yeux, qu'ils ne tiennent pas un compte suffisant de la puissance des agents qui ont bouleversé le globe primitif, de cet état où la nature sans vie ne connaissait pas d'autre voix que celle des vents et des orages, pas d'autre principe de mouvement que les forces électro-chimiques et le déchaînement des tempêtes.

II. *Apparition de la vie.* — A quel moment la vie a-t-elle été possible sur la terre ? L'âge de la terre est lié à celui du soleil; il faudrait donc pouvoir déterminer dans quelles limites il convient d'enfermer l'existence du soleil. Problème difficile à résoudre. Bornons-nous à dire que M. Faye évalue à quinze millions seulement le nombre d'années qui ont dû s'écouler depuis le moment où l'astre lumineux a commencé à répandre sur la terre, suffisamment solidifiée, la chaleur et la lumière nécessaires à la vie.

« Il y eut donc un jour, dit M. l'abbé de Broglie, où, sur notre planète, suffisamment refroidie, le premier être vivant est apparu. Comment ce premier être a-t-il pu naître sur ce globe où la vie n'était nulle part, où le règne minéral s'étendait partout? D'où lui est venu le principe de la vie ? La science l'ignore absolument ; elle est dans la même ignorance qu'en ce qui concerne la nébuleuse primitive. » Quand le sol, enveloppé par l'atmosphère, échauffé par le soleil, humecté par la pluie, fut prêt à recevoir le germe de la première plante, d'où tomba ce premier germe ? Sir W. Thompson prétend qu'il fut apporté parmi les débris d'une vieille planète, peuplée et fécondée par un bolide tombé du ciel. Admettons le fait. Mais la difficulté n'est que reculée ; car comment la vie a-t-elle pris naissance sur cette planète chargée de nous la transmettre ? La chimie elle-même, quand elle est servie par M. Berthelot, un savant dont on ne soupçonnait pas alors l'existence, la chimie est parvenue à créer un certain nombre de principes immédiats que la nature renferme, tels que l'urée, l'alcool, les acides acétique ou formique, mais ce sont de purs produits chimiques qui ne possèdent aucun des caractères de la vie. Comptons pourtant, si nous le voulons, sur la chimie, pour produire la vie, mais encore faut-il un chimiste. La vie, certains savants ou soi-disant tels, prétendaient l'avoir vu commencer, avoir assisté à ses premiers développements. Faut-il rappeler la malheureuse destinée du pauvre Bathybius, découvert en 1868, pompeusement dédié au professeur Hoeckel et bientôt qualifié d'un précurseur, le Protobathybius, puis de frères ou de sœurs tels que le Bathybiosis. On croyait voir dans cette masse gélatineuse extraite de l'océan, où elle forme de gigantesques réseaux, un protoplasma doué d'une vie diffuse, un premier effort de la nature pour conquérir l'organisation. Et voilà que, pour le malheur des savants inventeurs, les dragages du *Challenger* et du *Travailleur* ont prouvé que la prétendue monère, que cet être primitif n'est qu'un simple précipité de chaux. Aussi le professeur Huxley disait avec douleur et peut-être avec un certain dépit : « Je pensais que mon jeune ami Bathybius me ferait quelque honneur ; mais j'ai le regret de dire qu'avec le temps, il n'a nullement tenu les promesses de son jeune âge. » Pour parler plus sérieusement on peut répéter ce que Virchow répondait à Hoeckel dans un congrès de naturalistes allemands : « Sur le point de la jonction du règne organique au règne inorganique, nous devons simplement reconnaître que nous ne

savons rien. » Hélas ! nous ne savons pas même ce que c'est que la vie : nous la voyons, nous la sentons en nous et nous sommes incapables de la définir. Que d'hypothèses, que de théories audacieuses pour dire son action à travers le temps et l'espace ! Des molécules se rencontrent et, sollicitées par une force inconnue, par des combinaisons mécaniques ou chimiques, elles s'unissent entre elles ; des organismes apparaissent sous l'influence de la lumière ou de la chaleur, de la pression ou de l'électricité. Et comme le temps est un complaisant et un facteur qu'il est facile d'invoquer, ces organismes sans organe, sans sensualité, se reproduisant par scossiparité, constitués par une simple cellule, ou une monade, donnent naissance par une série de transformations successives aux grands et puissants mammifères que nous voyons, aux singes anthropomorphes, puis à l'homme qui ne serait qu'un singe perfectionné, « un sous-lieutenant d'avenir dans l'armée des singes. » Ce système étrange, inventé surtout pour se passer du Créateur, reposait donc sur la génération spontanée, et l'on se souvient de l'enthousiasme avec lequel des expériences réputées décisives avaient été accueillies. L'homme pénétrait enfin le mystère de la vie et devenait son propre Dieu.

Il fallut bientôt rabattre de ces orgueilleuses espérances. Un de nos plus illustres savants, presque à ses débuts dans la carrière, M. Pasteur, prouva d'une manière irréfutable que ces prétendues créations d'organismes élémentaires étaient toujours dues à l'action de germes contenus dans l'atmosphère. A l'hétérogénie, il opposa la panspermie. Il remit en honneur le vieil adage : *Omne vivum ex ovo*. Quand les germes répandus dans l'air ont été convenablement détruits ou stérilisés, il n'y a plus manifestation de vie. On peut voir, dans le laboratoire de M. Pasteur, des ballons remplis d'infusions végétales ou animales qui ont servi, il y a plus de trente ans, à ces expériences célèbres et ne présentent, aujourd'hui encore, aucune trace de fermentation. Littré avait déjà dit : « La vie, telle qu'elle se montre à nos yeux, ne se propage que par parents ; nous n'avons aucun droit expérimental de faire figurer à l'origine une propriété vitale avec une action qu'elle n'a plus aujourd'hui. » La génération spontanée a-t-elle encore des partisans ? Nous pouvons le croire ; les savants ne sont jamais à bout d'arguments ; mais le plus ardent défenseur de cette théorie, Hoeckel, fut forcé de s'incliner et la discussion paraît close par un mot de ce sectaire, mot précieux à enregistrer : « Il faut ou bien admettre la génération spontanée ou l'idée du miracle d'une création. » Pour nous, nous trouvons la création plus simple.

L'hétérogénie est le point de départ du transformisme. Les êtres, partis de l'unité originelle, se transforment progressivement. On a même compté les stades qui séparent l'homme de la monère primitive. Mais arrivée au type humain, en passant par les poissons, les batraciens, les amphibies, les marsupiaux et les singes, la puissance de transformation s'est arrêtée subitement. Pourquoi ? l'école ne nous le dit pas. Et cependant on peut concevoir un être plus parfait que l'homme, même au point de vue physiologique.

Darwin a été un des grands propagateurs de ces doctrines auxquelles son nom est resté attaché. Pour le dire en passant, il méritait un meilleur sort. Homme d'un profond savoir et d'une merveilleuse ingéniosité, il s'est laissé entraîner beaucoup trop loin par un faux principe, mais on lui doit beaucoup d'observations consciencieuses qui resteront dans la science. Aujourd'hui il serait probablement fort étonné de voir ses disciples posthumes tirer des conclusions aussi radicales d'un principe qu'il ne posait qu'avec des réserves et une certaine timidité. Quoi qu'il en soit, le Darwinisme ou le transformisme n'est qu'une vieille doctrine renouvelée des Grecs, comme le jeu de l'oie, et à laquelle il serait facile de trouver encore de plus lointaines origines, chez les Bouddhistes de l'Inde. Elle a trouvé, dans le cours des âges, d'illustres interprètes, Bacon, Linné, Buffon, à un certain moment de sa carrière scientifique, Diderot, Helvétius, Geoffroy Saint-Hilaire, puis Maillet, Robinet, Gœthe. Ce fut Lamarck qui vint, avec une science incontestable, donner un corps à cette doctrine que Darwin devait rajeunir de nos jours. Dans cette doctrine, on supprime les causes finales parce qu'elles supposent une loi ; l'organisation détermine la fonction ; les besoins influent sur l'organisation et cette influence suffit pour transformer les organes acquis et même pour en produire de nouveaux. Est-il vrai que le besoin exerce une action modificatrice sur les organes ? L'exercice habituel les assouplit, les fortifie, il ne les crée pas. « Le saltimbanque, a dit excellemment M. Janet, a les muscles plus déliés que les autres hommes. En a-t-il d'autres ? »

En résumé, les facteurs que l'école transformiste invoque avec une si aveugle confiance, la lutte pour la vie, le milieu, la sélection naturelle, le temps sont absolument insuffisants pour expliquer la dérivation des types et, par là, l'origine des espèces, et nous pourrons longtemps encore redire la parole qu'un membre éminent de l'Académie des sciences, M. Blanchard, a prononcée sans que nul ait cherché à lui répondre : « Montrez-nous une seule fois l'exemple de la transformation d'une espèce. »

Mais le Darwinisme a été ici-même l'objet d'une étude et d'une réfutation substantielles et nous nous garderons de la reprendre pour notre compte, ne voulant pas marcher sur les plates bandes de notre voisin. En face de ces doctrines avilissantes, nous nous associerons à la conclusion si grave et si pleine d'élévation de M. de Nadaillac : « Les différentes théories sur la variabilité et la transmission, par l'hérédité, des variétés ainsi acquises, ont été de tout temps, nous venons de le montrer, professées avec éclat. Mais elles ne produisaient que peu d'impression, elles ne recru-

taient qu'un petit nombre d'adhérents. D'où vient donc de nos jours leur succès, le véritable engouement qu'elles excitent?... Dans l'état troublé de notre société, au milieu du désordre croissant des idées dont nous sommes les témoins attristés, l'orgueil humain atteint des proportions inconnues jusqu'ici. La science est devenue plus dogmatique, plus impérieuse que ne le fut jamais la théologie. Elle compte par milliers les adeptes qui parlent avec emphase de la science moderne, sans en connaître bien souvent le premier mot. Je me trompe. On leur a appris que la science moderne était la négation de la création, la négation du Créateur. Dieu est de l'ancien régime; l'idée de sa justice pèse sur nos consciences énervées. Aussi, quand une hypothèse ou une découverte semble contredire aux croyances spiritualistes, sont-elles acceptées sans réflexion, promulguées avec une inexplicable confiance ; c'est là, bien plus que dans sa valeur scientifique, qu'il faut chercher la raison d'être du transformisme. Je ne sais ce que réserve l'avenir, mais il est permis d'affirmer que rien, dans les faits actuellement observés, rien dans les faits qu'il est possible d'établir dans le passé historique, ne justifie de semblables hypothèses. »

III. *Antiquité de l'homme.* — Il y eut donc des millions d'années et une interminable série d'êtres vivants, végétaux et animaux, depuis le problématique Eozoon canadense, des temps azoïques jusqu'aux mammifères de l'époque quaternaire, en passant par ces sauriens gigantesques des terrains secondaires, qui nous rappellent, par leurs formes bizarres, les fantastiques gargouilles de nos vieilles cathédrales. Et, dans la succession des êtres, nous devons noter une loi de progrès continu dont l'évidence éclate chaque jour plus complètement. Les végétaux ont eu leur maximum de fécondité avant les animaux; les plantes sans fleurs ont précédé les plantes à fleurs. Dans le règne animal, la vie a été aquatique avant d'être amphibie; amphibie avant d'être aérienne; et la vie purement terrestre ne date que d'une époque relativement récente. Il y a mieux, et cette remarque importante met à néant toutes les théories évolutionnistes, c'est que la plupart des êtres apparaissent non dans un état embryonnaire, incomplet, sous forme d'ébauche, mais dans toute leur perfection, dans toute leur vigueur et leur éclat. Les espèces animales actuelles, qui ont des représentants dans l'ancien monde, ne sont pas devenues plus parfaites. Le contraire serait souvent plus près de la vérité.

« A travers toute l'histoire de la terre, dit un géologue anglais, Dana, il y a formation, préparation et progrès du monde, en vue de l'existence d'un être spirituel qui doit y être soutenu, enseigné et élevé. » C'est de cet être, le roi incontesté de la création, qu'il faut parler maintenant. Malgré les similitudes et malgré les apparences, c'est un être à part dans la création, et il ne suffit pas, pour le connaître, d'avoir mesuré son squelette, examiné ses organes, pesé son cerveau, noté la couleur de ses yeux, de ses cheveux ou de son teint et déterminé le poids de carbone et d'azote, de chaux et d'hydrogène qu'il renferme. Il est une intelligence, il n'est pas gouverné fatalement par les lois mécaniques et tout ne se réduit pas pour lui à satisfaire ses appétits matériels.

a) A quel moment peut-on signaler l'apparition de l'homme ? Deux choses peuvent démontrer la présence de l'homme à une époque géologique, ou bien ses restes mortels conservés, ou bien des ouvrages qui, supposant une intelligence, ne peuvent avoir été faits que par lui.

Il est certain que l'homme vivait à l'époque quaternaire. Nous possédons des silex taillés par cet homme, des os façonnés par sa main en poinçons, en aiguilles, en harpons barbelés, des ornements, des colliers de dents de rongeurs ou de carnassiers souvent mêlées à des dents humaines, à des pendeloques en ivoire, en jayet, en agate. Nous avons exploré les grottes où il se réfugiait, tristes asiles qu'il disputait souvent aux animaux vivant autour de lui. Ce n'est pas tout ; des artistes primitifs nous ont laissé leur propre image peinte à l'ocre sur les parois des cavernes, sculptée en ronde-bosse ou grossissement, gravée sur les omoplates des rennes, des cerfs, des chevaux. Les ossements humains sont rares, mais ils permettent du moins d'affirmer que, si haut que nous remontions, l'homme était absolument semblable par sa taille, par sa charpente osseuse, aux hommes des temps historiques, aux hommes du XIX^e siècle.

Mais l'homme est-il plus ancien ? A-t-il vécu à l'époque tertiaire ? Quelques savants ont pensé qu'il pouvait vivre alors et résister victorieusement aux révolutions climatériques et biologiques qui ont été fatales à tant d'animaux de l'époque tertiaire. Les faits seuls peuvent nous apprendre la vérité sur son existence. On en a présenté un grand nombre en Italie, en Portugal, en Amérique, en France surtout. L'abbé Bourgeois, directeur de l'école de Pontlevoy, s'est montré le plus ardent défenseur de l'homme tertiaire. Ebloui par une découverte à laquelle il attachait son nom, il a publié, avec une trop grande précipitation, qu'il avait trouvé, à Tenay (Loir-et-Cher), dans un terrain tertiaire, un grand nombre de silex taillés par l'homme et craquelés par le feu.

Grand émoi dans le monde savant; puis une étude plus attentive semble démontrer que ces silex n'ont pas subis un travail intentionnel, que « leur forme s'explique en supposant une simple pression exercée sur leurs bords tranchants par les galets ou les roches dont ils étaient environnés. » Toutes les autres découvertes faites dans le terrain tertiaire amenèrent les mêmes conclusions, ou du moins les mêmes doutes. « Les anthropologistes anglais, dit Evans, ont raison de ne pas accepter l'hypothèse de l'homme tertiaire, tant que des témoignages plus certains, plus authentiques n'auront pas été produits. »

Pour l'époque quaternaire la vérité est, on peut le dire, acquise, et nous possédons, en Amérique comme en Europe, les preuves les plus incontestables de la présence de l'homme. M. Boucher de Perthes s'est fait un nom honorable dans la science par la constance avec laquelle il poursuivit, dans la vallée de la Somme, malgré les négations et les railleries, des recherches qui furent bientôt couronnées de succès. Il trouva, à Moulin-Quignon, d'abord des haches en silex ou en quartzite, puis une mâchoire humaine qui excita de grandes discussions parmi les géologues anglais et français. Les recherches de MM. Lartet et de Vibraye sur les cavernes des Pyrénées et du Périgord ont mis au jour des fragments d'ivoire, des os, des schistes sur lesquels des dessins d'animaux (ours des cavernes, renne, mammouth) n'ont pu être gravés et tracés avec une telle précision que par des hommes habitués à voir et à chasser ces habitants de l'ancien monde.

Comme la fin de la période glaciaire, d'après les observations actuelles, est beaucoup plus récente qu'on ne le croyait, il n'est plus possible d'admettre pour l'homme cette fabuleuse antiquité que l'on a supposée et que lui suppose encore la haute fantaisie de certains géologues américains. Les temps anciens se lient naturellement aux temps nouveaux, et les découvertes préhistoriques préludent à cette histoire inconnue que nous racontent les tables d'Abydos, de Thèbes et de Sakkarah.

L'histoire de la terre devient une introduction à l'histoire de l'humanité.

b) Mais cet homme, qui n'est probablement pas tertiaire, dont on ne constate la présence certaine que vers le milieu de l'époque quaternaire, était-il le même que celui d'aujourd'hui? Avait-il les mêmes caractères physiques et moraux? Nous répondons affirmativement. « Si nous étudions l'homme fossile qui doit cependant se rapprocher de nos premiers ancêtres, nous trouvons toujours un homme comme nous, » disait le professeur Virchow. Dans la faune tertiaire et quaternaire, les animaux ont changé. L'homme est resté le même depuis son apparition. Ce n'est pas par les seuls ossements retrouvés que l'on constate sa ressemblance à travers le temps et l'espace. Nous constatons également les mêmes phénomènes intellectuels ; les mêmes besoins, d'un bout du monde à l'autre, ont fait naître les mêmes conceptions; les haches, les armes, les ornements, les outils sont sensiblement les mêmes pour toute l'humanité primitive. Les progrès qu'a faits l'industrie ont suivi une marche identique chez tous les peuples. Quand la pierre est reconnue manifestement insuffisante comme arme ou comme instrument, l'homme invente les dards, les pointes, les aiguilles, les flèches barbelées tirées des os ou du bois des cervidés. Les tertres de San-Francisco, les puits de cendre de Madissonville (Ohio), les tumuli des côtes de l'Atlantique ou du Pacifique donnent des milliers de ces instruments de toute forme et à tout usage, et tous ressemblent à ceux que l'on a recueillis en Europe. La poterie raconterait la même histoire : on trouve les mêmes formes, les mêmes anses, les mêmes goulots et, chose étrange, les mêmes ornements. C'est la même intelligence qui a présidé à toutes ces œuvres.

Partout le langage articulé a été pour l'homme le point de départ de ses premiers progrès ; partout l'homme moral s'affirme ; il sent sa solitude sur la terre ; il cherche au-dessus de lui un être supérieur qu'il puisse craindre ou aimer; il croit et il espère. Ce sont là les traits caractéristiques de l'homme dans tous les temps et dans toutes les régions. Ils ne se retrouvent, même à l'état rudimentaire, chez aucune autre créature. L'homme primitif était religieux, croyait à une autre vie et affirmait cette croyance par le soin qu'il donnait à la sépulture des siens. Croyance trop ancienne, trop universelle et trop uniforme chez tous les peuples pour être accidentelle. « Nul animal, dit M. Vacherot, n'est ni ne devient moral et religieux, quelle que soit sa supériorité naturelle, quel que soit le progrès de son éducation. Tout homme est et reste moral et religieux, quelle que soit son infériorité native ou sa dégradation ; voilà ce que l'expérience atteste partout et toujours, sans nulle exception. »

Les animaux ne connaissent pas la loi du progrès : les chiens resteront des chiens, les éléphants des éléphants, les fourmis des fourmis. Dès leurs premiers pas, ces êtres sont arrivés aux limites fixées par d'impénétrables décrets. Si merveilleux que puisse être, qu'ait toujours été le travail de l'abeille, ou du castor, ou de la fourmi, ou de certains oiseaux, ces animaux n'ont rien appris, rien oublié. Ni les rayons de miel, ni la cabane du castor, ni la république des fourmis, ni le nid du chardonneret n'ont été perfectionnés dans le cours des âges. L'homme, lui, comprend ce qu'ont fait ses devanciers ; il hérite de leur science, profite de la tradition, il marche d'un pas plus ferme dans la voie où ses ancêtres tâtonnaient ; il prononce les paroles qu'ils bégayaient. Et c'est sa gloire, quand il n'y met pas de sot orgueil, de pouvoir dire : *Quo non ascendam ?*

Après cela, que les anthropologistes étudient les crânes, qu'ils distinguent ceux de Neanderthal, de la Chancelade, de Cro-Magnon; qu'ils mesurent et pèsent les cerveaux, qu'ils classent les mâchoires de la Naulette, de Menton, de Schipka, c'est peut-être affaire de science. Que d'aucuns se cherchent des ancêtres parmi les singes, qu'ils inventent de toutes pièces l'anthropopithèque, ancêtre à la fois de l'homme et du singe, c'est du pur roman. Nos ancêtres, heureusement, n'ont rien de commun avec ces créations étranges de MM. Hoeckel et de Mortillet. Si barbares qu'on veuille les supposer, ils se séparaient absolument des animaux par leur organisation physique ; ils se mettaient, nous l'avons vu, infiniment au-dessus d'eux par les idées plus élevées, par les pensées